

COMMUNICATION DE M. E. WAXWEILER.

LE POINT DE VUE SOCIOLOGIQUE.

A PROPOS D'UNE ÉTUDE DE E.-T. HAMY.

SUR LA VIE RURALE AU XVIII^e SIÈCLE (1).

M. Hamy a eu la bonne fortune d'entrer en possession d'un manuscrit du XVIII^e siècle constituant un livre de comptes tenu par un fermier, qui habitait un village des environs de Boulogne-sur-mer, Saint-Tricat, dans ce qu'on appelle le Pays Reconquis, — reconquis sur les Anglais après la guerre de Cent Ans. « Ce manuscrit se compose, dit M. Hamy, de 69 feuillets de comptes variés, paginés seulement au commencement. Les pages 1 et 4 ont disparu, ainsi que le feuillet comprenant les pages 23 et 24. Les premières qui nous restent, jaunies et biffées, couvertes d'une mauvaise écriture pâlie par le temps, usées et froissées dans les angles, sont d'une lecture pénible. Elles remontent à 1712 et se continuent sans lacunes bien apparentes jusque vers 1729 ou 1730. Les années suivantes ne sont représentées que par des comptes partiels, quoique les feuillets correspondants soient bien conservés, et sans lacunes. Le comptable n'a rien inscrit, par exemple, de 1736 à 1739, ni de 1740 à 1750; je ne trouve aucune note de 1752 ni de 1754.

» Ces états et mémoires sont en grand désordre, et l'on a bien du mal à se reconnaître dans ces mauvaises écritures, parfois bâtonnées, et dont les blancs ont été utilisés plus tard à diverses reprises pour inscrire de nouveaux comptes, dont le dernier porte la date de 1783. »

M. Hamy a été très heureusement inspiré en publiant un commentaire de ce livre de comptes, car on devine aisément quels renseignements de premier ordre on y trouve. De plus, il l'a fait avec un remarquable souci d'objectivité; il a toujours tenu à laisser parler les faits, et cela dégage de ces pages une réelle impression de sobriété scientifique.

(1) *La vie rurale au XVIII^e siècle dans le Pays Reconquis*. Étude de sociologie et d'ethnographie par le D^r E.-T. Hamy, membre de l'Institut. Boulogne-sur-Mer, imprimerie Hamain, 1906.

Comme le dit l'auteur, un pareil document n'apporte pas seulement de précieuses contributions à l'étude des salaires et des prix, mais il éclaire aussi l'ethnographie d'une contrée et d'une époque. Tous les objets achetés figurent en effet au livre de comptes, et si l'histoire en retient leur valeur de transaction, l'ethnographie y trouve en quelque sorte la manifestation même de beaucoup d'usages.

Il y a là, remarquons-le en passant, un domaine trop peu exploité. L'ethnographie semble à beaucoup de personnes ne comprendre que la description des peuplades dites sauvages; or, on oublie souvent ce fait fondamental déjà mis en lumière par de Quatrefages, lorsqu'il écrivait : « La civilisation est un fait exceptionnel au milieu même des populations les plus civilisées. Celles-ci ont eu et *ont encore sur leur propre territoire leurs représentants sauvages.* »

On ne saurait trop se familiariser avec ce point de vue, dont Frazer, par exemple, a montré toute la fécondité dans son *Rameau d'Or*, en tentant l'explication des choses éloignées et inconnues par les choses présentes et connues. C'est encore à ce point de vue que se rattache le travail récent de Niceforo sur les classes pauvres; on y voit comment, sous le rapport des préjugés, de la conduite morale, etc., les individus constituant les classes inférieures du midi de l'Italie appartiennent aux mêmes couches sociales que les Nègres et les Peaux-Rouges. Si l'on voulait se représenter cette répartition des hommes par rapport à ce que l'on appelle leur état de civilisation, plus exactement par rapport à leur adaptation au milieu qui les environne, il faudrait recourir à un procédé bien connu en géodésie : sur les cartes géographiques, on réunit par des traits qu'on appelle les *courbes de niveau*, les endroits de même altitude. De même, on pourrait figurer la distribution des strates ethnographiques et étendre le procédé à ce que les Allemands appellent les « *Kulturgeschichtliche Studien* » (les études relatives à l'histoire de la civilisation, des mœurs, usages et coutumes aux diverses époques); les courbes ethnographiques couvriraient ainsi tout à la fois des populations contemporaines et des populations historiques. J'ai proposé d'appeler ces courbes ou ces strates *synéthiques*, c'est-à-dire correspondant à des habitudes identiques ($\sigma\upsilon\nu$, avec; ἥθος, mœurs, habitudes, « adaptations »). Les courbes synéthiques ne coïncideraient d'ailleurs aucunement avec les subdivisions politiques ni géographiques courantes.

Je suis convaincu que les services rendus par l'ethnographie à

la connaissance des manières de vivre des hommes grandiraient dans des proportions considérables si, élargissant ses cadres, elle englobait l'étude de toutes les populations, en apportant partout les mêmes méthodes et en multipliant les rapprochements, toujours si utiles dans l'investigation comparée.

Parmi les contributions à l'ethnographie ainsi comprise, que renferme le travail de M. Hamy, notons ce qu'il dit de l'usage du tabac et de l'alcool : « Les fumeurs sont peu nombreux dans la ferme de Saint-Tricat, et le plus gros de ces consommateurs de la première heure, « Jacques nos pasteur », n'use pas une demi-livre de tabac par mois. Le tabac se fume dans des pipes en terre qui valent 2 liards (1718) et se fabriquent à Boulogne, puis à Desvres. C'est à Calais, ou encore à Guines, qu'on va chercher la précieuse herbe, aux jours de foire ou de marché. Tantôt c'est Jean Desaint qui baille à son berger « une demi-livre de tabac pour 6 sols (1714) », tantôt c'est Gambard, un valet de ferme qui est allé à la ville et en a rapporté « un quarteron à son maître (1715) » ; « une livre de tabac vaut 30 sols en 1760 ».

Soyons bien convaincus que l'usage restreint du tabac dans cette localité n'est dû qu'à son prix élevé causé par un monopole local : le paysan de l'Artois, qui n'est pas soumis à cette sujétion administrative, consomme largement « cette plante devenue si usuelle que tout le monde la connaît et en prend », suivant l'expression d'un document d'archives.

De même pour l'alcool : si l'on ne trouve qu'une seule trace d'eau-de-vie, si le vin et la bière ne figurent que comme remède pour les garçons de ferme ou les chevaux, ce n'est pas que les campagnards de Saint-Tricat fussent des abstinents totaux. Ils consommaient une boisson fermentée faite de son bouilli dans une certaine quantité d'eau, dont ils remplissaient des futailles ; ils faisaient ensuite fermenter cette décoction en y délayant une suffisante quantité de levain. Ce n'est, au témoignage d'un écrivain consulté par Hamy, — Desmars dans son Mémoire sur Boulogne-sur-mer et les environs, 1761, — ce n'est que vers la fin du XVIII^e siècle que l'usage de l'alcool et du tabac commença à se répandre : « Il en est peu, dit cet auteur, qui ne s'accoutument de bonne heure à l'un et à l'autre ; ce goût d'ailleurs leur est commun avec tous les peuples de la terre. »

Ce que j'ai dit suffit pour justifier une partie du sous-titre que Hamy a donné à sa suggestive *Étude d'Ethnographie et de Sociologie*, ainsi qu'il la qualifie. Je voudrais m'arrêter plus longuement sur l'autre partie de ce sous-titre et rechercher avec vous dans quel sens on peut prendre le mot « sociologie » si couramment usité aujourd'hui. Ou plutôt, car la question ainsi posée aurait un caractère trop scolastique, je voudrais rechercher s'il existe des phénomènes dont l'observation pourrait se ramener à un point de vue scientifique particulier, — qui serait le point de vue sociologique⁽¹⁾.

Parlant à des anthropologistes, je n'ai pas à me justifier de vouloir rattacher ce point de vue à l'étude de phénomènes de la vie. Les anthropologistes savent trop bien qu'aujourd'hui les sciences biologiques, par la solidité de leurs constructions et l'enchaînement de leurs découvertes, s'imposent à tous les esprits préoccupés de savoir, comme les seules sources de l'explication des phénomènes humains.

Or, comme le rappelait récemment Giard⁽²⁾, qu'il s'agisse des hommes, des animaux ou des végétaux, « toute idée d'être organisé vivant est impossible, si l'on ne prend en considération l'idée d'un milieu ».

La science des rapports de l'être avec son milieu ne figure encore, il est vrai, dans aucun programme d'enseignement; aucun traité n'y a été consacré; aucun périodique ne rassemble les contributions qui l'intéressent. Mais elle forme depuis longtemps déjà l'objet des préoccupations d'un certain nombre de naturalistes. Elle est de plus en plus connue aujourd'hui sous la dénomination de *bionomie*, *écologie* ou, comme la qualifiait dès 1854 Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, *éthologie*.

En somme, si l'on imagine un biologiste qui désirerait arriver à la connaissance de tous les êtres, il serait amené à les considérer sous les aspects fondamentaux suivants :

Extérieurement, en s'attachant spécialement à la matière vivante, et il serait dit se placer au point de vue *morphologique*;

Intérieurement, en s'attachant encore spécialement à la matière

(1) Les considérations qui vont suivre sont empruntées, en partie, à mon *Esquisse d'une sociologie*, publication de l'Institut de sociologie Solvay. Misch et Thron, Bruxelles, 1906.

(2) *L'évolution des sciences biologiques*. (REVUE SCIENTIFIQUE, 19 août 1905.)

vivante, et il serait dit se placer alors au point de vue *anatomique* ; Intérieurement, encore, en s'attachant spécialement à l'activité vitale, et il serait dit se placer alors au point de vue *physiologique* ;

Extérieurement, en s'attachant encore spécialement à l'activité vitale, et il serait dit se placer alors au point de vue *éthologique*.

De l'ensemble de ces observations coordonnées par un point de vue constant, il finirait par dégager les grandes lignes du plan de la vie, lequel est unique. Il serait ainsi satisfait, ayant constitué la biologie générale. Il en retrouverait d'ailleurs les grandes lois, justement parce que la vie est une, dans l'étude de l'élément irréductible où elle se manifeste, dans la cellule, s'il envisageait celle-ci sous les quatre aspects fondamentaux de son étude des êtres.

Mais ce biologiste est purement idéal, car jamais il ne suffirait à sa tâche.

Aussi pourrait-il s'adjoindre quatre coadjuteurs, dont il orienterait les travaux dans les quatre directions indiquées.

Ce serait une solution

Il y en aurait une autre. Comme les êtres vivants se laissent assez bien diviser en trois grandes catégories d'après certains caractères spécifiques, à savoir : les végétaux, les animaux et les hommes, il pourrait ne prendre que trois coadjuteurs, dont chacun se réserverait un de ces trois domaines et l'étudierait à la fois aux quatre points de vue : morphologique, anatomique, physiologique et éthologique. Le premier coadjuteur s'appellerait un botaniste, le second un zoologiste, le troisième un anthropologiste. Ainsi, l'éthologie, puisque c'est d'elle qu'il s'agit ici, ferait, dans le second cas, partie du bagage de chacun des coadjuteurs, tandis que dans le premier cas elle constituait le bagage exclusif de l'un d'eux.

Les rapports entre l'éthologie et les principales sciences de la vie sembleront sans doute suffisamment définis par cette fiction méthodologique.

Il est évident, ajoutons-le en passant, que le point de vue éthologique recouvre le point de vue psychologique, si l'on exclut, bien entendu, de celui-ci l'étude de la nature transcendente de l'âme humaine ; c'est, en effet, en remplaçant l'individu, homme ou animal, dans son milieu, et en y observant la genèse de ses activités, que la psychologie parvient à donner à ses recherches une base assurée et une filiation biologique. Il suffit de consulter, par exemple, les travaux de l'*Institut psychologique* de Paris et, d'une

façon générale, tous ceux de la jeune école de psychologie objective qui suit l'orientation fondamentale de J. Loeb, pour se convaincre de l'identité des deux points de vue. On sait, d'ailleurs, que, par une autre frontière, la psychologie se perd dans la physiologie, qui analyse tous les processus nerveux et toutes les manifestations motrices accompagnant les phénomènes psychiques.

Si, revenant à l'étude de l'individu dans son milieu, nous nous demandons de quels éléments celui-ci se compose, nous observons aisément qu'ils appartiennent à deux grandes catégories, à savoir : les conditions *anorganiques* d'existence (climat, lumière, etc.) et les conditions *organiques*, celles-ci se ramenant à l'ensemble des relations de l'organisme avec les autres organismes qu'il rencontre.

Ne considérons, pour abrégé, que les conditions organiques.

Si nous jetons un coup d'œil d'ensemble sur la distribution des êtres dans la nature, nous apercevons aussitôt un grand fait dominant, que j'appellerai *l'interdépendance végétative* des êtres organisés.

Le grand cycle nutritif qui unit les activités vitales des végétaux à celles des animaux en constitue une preuve banale; ceux-ci possèdent la propriété de pouvoir s'assimiler, par leur partie aérienne, le carbone de l'anhydride carbonique de l'air, et par leur partie souterraine, les principes azotés du sous-sol, c'est-à-dire qu'ils se nourrissent de substances inorganiques. Et ces substances inorganiques sont sans cesse régénérées par les animaux eux-mêmes.

Cette interdépendance générale des deux règnes organiques ne se rencontre pas moins entre les espèces animales et végétales elles-mêmes. Chacune de celles-ci a, en effet, ses aires de dispersion caractéristiques, et la multiplicité des espèces est telle que beaucoup de ces aires se recouvrent, si bien qu'il n'est sans doute pas un endroit de la planète où de nombreuses espèces, soit végétales, soit animales, n'aient un habitat commun. Il en résulte une dépendance de fait ou, pour mieux dire, la nécessité d'une accommodation réciproque, que révèle quotidiennement l'observation et que montre, par exemple, une monographie bien connue des anthropologistes, l'étude de Mac Gee sur les Indiens Seris (publications de l'*American Bureau of Ethnology*). L'auteur y décrit ce qu'il appelle « la solidarité merveilleusement complète de la vie animale et de la vie végétale, qui caractérise les régions subdésertiques ».

Partout où des espèces différentes exigent les mêmes conditions de vie, on les trouve réunies en grand nombre les unes parmi les autres. Si, à présent, on cherche à se rendre compte des modes de

manifestation de cette interdépendance végétative, on aperçoit une première catégorie importante, comprenant toutes les adaptations interspécifiques réalisées en vue de la *nutrition*, parmi lesquelles je distinguerai d'abord les phénomènes de *prédation*. Le sens de ce mot reste controversé : n'est-il pas rationnel de l'employer pour désigner, conformément à son étymologie, tout acte par lequel un être en détruit un autre pour s'en nourrir, en l'appréhendant dans l'état où il le trouve dans la nature ? Exemples : amibe saisissant par ses pseudopodes une particule alimentaire, l'entourant et l'englobant peu à peu ; plantes carnivores capturant leur proie par leurs feuilles visqueuses ou par un déplacement d'organe ; animaux s'emparant par force ou par ruse d'une autre bête, ou broutant les plantes passives ; sauvages ramassant les racines ou cueillant les fruits ; pêcheurs en mer ou en eau douce ; chasseurs professionnels ou amateurs.

Une autre catégorie, où l'on pourrait grouper les phénomènes d'*élevage*, viserait tous les cas où l'être vivant approprié à ses besoins les êtres dont il fait sa nourriture : fourmis élevant des pucerons ; hommes cultivant les plantes comestibles ou élevant les animaux de boucherie.

Dans une troisième catégorie, celle des phénomènes d'*accolement*, se présenteraient les cas très nombreux où des êtres, en dépendance nutritive d'autres êtres, se fixent à ceux-ci sans les détruire, de telle sorte que les vies des deux individus sont intimement liées. Exemples : *commensalisme* : plantes saprophytes se nourrissant des substances organiques contenues dans les déchets d'autres organismes ; vers intestinaux absorbant la nourriture digérée par leurs hôtes ; *parasitisme* : plantes, comme la cuscute, vivant aux dépens d'une autre plante, comme le houblon, à laquelle elle se cramponne ; vers et autres animalcules se fixant dans les tissus mêmes d'autres animaux ; *mutualisme* : plantes s'installant sur certains crustacés pour en vivre, mais les protégeant par leurs piquants contre des animaux prédateurs ; insectes se nourrissant de parasites d'autres êtres ; *symbiose* : union tout à fait intime de deux êtres, comme les algues et les champignons formant les lichens. Le terme de « symbiose » est d'ailleurs parfois employé dans un sens plus général.

A côté de ces trois groupes d'adaptations interspécifiques à la *nutrition*, vient une seconde série de phénomènes, ceux qui tendent à réaliser un *appui*, une *protection* dans les efforts pour obéir à l'irrésistible tendance à la vie.

Un premier groupe comprendrait les phénomènes interspécifiques et interindividuels d'*agglomération*; exemples : les espèces de poissons, de mollusques et d'insectes, chez lesquelles les jeunes, après la naissance, au lieu de se disperser, continuent à vivre les uns près des autres, chaque ponte devenant le berceau d'un groupement, et d'autres cas analogues où les conditions communes de vie agglomèrent naturellement les individus.

Dans un deuxième groupe seraient réunis les phénomènes interspécifiques d'*assistance*. Exemples : la liane s'attachant aux arbres; insectes divers se mêlant aux expéditions prédatrices des fourmis; oiseaux accompagnant les vols migrateurs d'autres espèces, ou avertissant les autres de l'arrivée de leurs ennemis.

Enfin, se présenteraient les phénomènes de *domestication*, chez les hommes qui s'entourent d'animaux de garde comme le chien, de défense comme le chat, de trait comme le bœuf, l'âne et le cheval.

Si l'on cherche à dégager le lien commun des diverses manifestations d'interdépendance végétative qui viennent d'être exposées, on se rend compte aussitôt qu'elles semblent avoir été amenées exclusivement par les nécessités de l'adaptation à certaines conditions d'existence.

Mais, parallèlement à ces manifestations d'interdépendance végétative et d'adaptations interspécifiques acceptant un déterminisme purement éthologique, une autre catégorie de phénomènes surgit à l'observation.

Que l'on considère les activités cellulaires ou les activités humaines, partout on est frappé d'un fait fondamental, à savoir que tous les êtres sont répartis en types moyennement constants de génération en génération, à la condition que leur milieu reste inchangé : c'est ce qu'on est convenu d'appeler les espèces organiques. Ce qui assure la propagation des espèces et empêche une panmixie générale, c'est l'attribut propre aux individus d'une même espèce de pouvoir se reproduire entre eux et exclusivement entre eux; le terme « exclusivement » n'est pas impropre, les exceptions étant véritablement aberrantes. De Quatrefages élevait ce fait à la hauteur d'une loi, la *loi d'infécondité* ou, si l'on veut, de *fécondité restreinte et limitée entre espèces*, et il y voyait une loi aussi universelle que celle de la gravitation, car, disait-il, « elle renferme les espèces dans leurs limites comme la loi de la gravitation maintient les astres dans leur orbite ».

Or, qu'il en soit ainsi, cela implique inévitablement que les

êtres, cellules ou organismes d'une même espèce possèdent les uns pour les autres une affinité spontanée, ou du moins qu'il en est ainsi des cellules aptes à la fécondation (cellules sexuelles), une autre catégorie n'étant, comme on le sait, pas douée de cette aptitude. Cette affinité est appelée par Hertwig l'*affinité sexuelle*, et il la définit ainsi, en tant qu'il en étudie les effets parmi les cellules : « Sous le nom d'affinité sexuelle, je désigne les actions réciproques qu'exercent, les unes sur les autres, les cellules fécondables, apparentées, de telle sorte que, placées à une distance déterminée les unes des autres, ces cellules s'attirent, s'unissent et se fusionnent, comme le font deux substances chimiques entre lesquelles existent des affinités chimiques non saturées ».

En fait, cette affinité sexuelle dépend intimement de la *similitude d'organisation* des cellules, si bien qu'elle est en somme l'expression de l'unité spécifique. Ce qui est vrai de l'être élémentaire, la cellule, l'est aussi de tous les êtres plus ou moins compliqués, et l'on peut dire que *tout être vivant est doué d'une affinité sexuelle, qui le rend apte à reconnaître son semblable de la même espèce et de sexe différent et à s'unir avec lui en vue de la perpétuation de l'espèce.*

L'observation montre, d'autre part, que chez certaines espèces, le *rapprochement sexuel* est suivi de rapprochements secondaires ou *familiaux*, lesquels comprennent les rapprochements parentaux (espèces comme les hommes et la plupart des oiseaux, où le père et la mère, ou l'un des deux seul, élèvent la progéniture jusqu'à un certain degré de développement) et les *rapprochements conjugaux* (hommes et espèces comme la loutre marine, la tourterelle, où le père et la mère continuent à vivre ensemble après l'élevage des jeunes).

Les circonstances déterminantes de ces divers prolongements de l'affinité sexuelle ne sont pas connues : certains supposent que les conditions avantageuses de nutrition sont prépondérantes, en ce qu'elles permettent accidentellement aux individus de rester unis pendant un temps plus ou moins long. La satisfaction de divers besoins physiologiques consécutifs à la parturition ne paraît pas non plus, chez la mère, étrangère à la conservation des jeunes auprès d'elle. De toute façon, il serait inexact de placer à l'*origine* des faits de rapprochements familiaux, les sentiments plus ou moins accentués d'attachement, d'inclination, de sympathie, que ces rapprochements font naître entre les individus. La possibilité expérimentale de la substitution d'œufs ou d'individus d'espèces différentes dans l'incubation des poules ou l'allaitement des chattes

le démontre à l'évidence : la mère témoigne le même intérêt à ses enfants adoptifs qu'à ses enfants naturels.

Le rapprochement sexuel et ses dérivés familiaux sont loin d'être les seuls rapports qui s'établissent entre individus de même espèce.

Un second groupe de rapprochements paraît dû à une affinité inter-individuelle particulière, dont on aperçoit très nettement les manifestations parmi les cellules. Hertwig développe à ce sujet des vues d'ensemble dans la seconde édition de *Die Zelle und die Gewebe*, qu'il a cette fois appelée *Allgemeine Biologie*.

Sous le titre de *Die Lehre von der vegetativen Affinität* (La théorie de l'affinité végétative), il explique que les cellules provenant par autodivision d'une autre cellule (*omnis cellula e cellula*) paraissent posséder entre elles une affinité tenant à leur identité d'origine et, en dernière analyse, à leur *similitude spécifique d'organisation* (*ihre Artgleichheit*). Cette affinité, qu'il appelle *affinité végétative*, peut provoquer entre les individus cellulaires des relations de diverse nature que Hertwig étudie en détails, mais qui n'importent pas essentiellement au présent exposé.

Il n'importe pas davantage de savoir pourquoi les cellules issues d'une même cellule mère n'obéissent pas *toujours*, dans *toutes* les espèces, aux impulsions de cette affinité végétative et pourquoi, par exemple, on voit une infusoire donner lieu par auto-division à plusieurs milliers de rejetons qui vivent isolés, sans rapports les uns avec les autres.

La seule chose de nature à nous intéresser est le fait que, dans des conditions déterminées, les cellules de même souche peuvent établir entre elles des rapprochements d'un ordre nouveau.

Ces rapprochements peuvent être divisés en deux grandes catégories :

Rapprochements coloniaux, où chaque individu conserve une certaine autonomie; exemples : colonies cellulaires des algues, colonies animales à individus non différenciés comme les coraux, ou à individus très différenciés comme les siphonophores.

Rapprochements systématiques, où l'interdépendance des individus est absolue et dont la constitution des organismes pluricellulaires depuis la mousse jusqu'au vertébré le plus compliqué, l'homme, fournit un exemple connu. Dans ces organismes, il y a, ainsi que le disait Claude Bernard, « autonomie des éléments anatomiques et subordination de ces éléments à l'ensemble morphologique ou, en d'autres termes, des vies partielles à la vie totale ».

Enfin, il est une *troisième série de faits de rapprochements* que

l'observation fait découvrir entre les individus de même espèce. Il s'agit cette fois d'êtres pluricellulaires constitués, comme il vient d'être dit, par des rapprochements systématiques de cellules. C'est ainsi que l'on voit des oiseaux, comme les hirondelles, se rapprocher pour franchir ensemble de grandes distances, des animaux se réunir pour jouer, comme les marmottes d'Amérique, ou pour se construire des abris, comme les castors, des insectes, comme les fourmis, associer leurs activités durant toute leur existence; les hommes, enfin, donner lieu à des manifestations innombrables de relations interindividuelles.

Il semble donc que, dans des conditions déterminées, l'affinité interindividuelle puisse en quelque sorte s'élargir et s'étendre à tous les individus de la même espèce. J'appellerai cette forme particulière l'*affinité sociale*. Elle conduit les individus à établir des rapports avec d'autres dans lesquels ils retrouvent cette *similitude d'organisation*, qui a déjà été signalée comme déterminant l'affinité sexuelle et l'affinité végétative.

Encore une fois, d'ailleurs, tout comme pour les faits d'affinité sexuelle et d'affinité végétative, le phénomène n'est pas général chez toutes les espèces, et ce que je viens d'appeler « des conditions déterminées » reste dans son ensemble confus. Il doit être suffisant pour le moment de constater le fait des rapprochements sociaux.

Dans l'ensemble, ces trois séries de rapprochements interindividuels — rapprochements dus à l'affinité sexuelle, à l'affinité végétative et à l'affinité sociale — semblent bien dégager les trois modalités d'une même affinité, que j'appellerai l'*affinité spécifique*, pour remplacer provisoirement une abstraction nécessaire par un mot.

Il est sans doute superflu de dire que les termes « affinité spécifique » et « affinité sociale » n'ont que la valeur de la notion qu'ils recouvrent. Lorsqu'un esprit aussi positif qu'Hertwig est en présence du phénomène des rapprochements sexuels, il n'hésite pas à l'attribuer à « l'affinité sexuelle »; de même, il fait remonter les rapprochements cellulaires, que j'ai dénommés coloniaux et systématiques, à « l'affinité végétative ». Et il ne songe assurément pas, ce faisant, à postuler l'action d'une force mystérieuse, d'un *principe vital* quelconque, pas plus que n'y songe le chimiste quand il parle de l'affinité de l'élément oxygène pour l'élément carbone.

Le tout est de se souvenir constamment que ce ne sont là que des abstractions temporairement consenties, et que rien dans la

vie n'a un déterminisme autre que celui des phénomènes fondamentaux de la nature.

L'affinité spécifique n'est pour tout dire qu'un ASPECT PARTICULIER DE LA SENSIBILITÉ PHYSIQUE DE L'ÊTRE, qui le rend susceptible de répondre, dans des conditions déterminées, aux excitations des autres individus de la même espèce. Tenant au plus profond de la vie, elle apparaît comme l'expression de la similitude spécifique d'organisation; elle tient en elle tout à la fois l'hérédité et l'autonomie de l'espèce. Graduellement affinée comme la sensibilité elle-même, elle se manifeste sous la forme la plus simple, qui se borne à la conjugaison momentanée de deux individus, et sous les formes les plus complexes, qui coordonnent les cellules de l'organisme supérieur ou les membres des groupes humains.

Pour distinguer les faits dus ainsi à l'affinité spécifique, sous l'une ou l'autre de ses trois formes, des faits que l'on peut ramener à l'interdépendance végétative, il ne serait peut-être pas inutile d'introduire deux appellations génériques, l'une se rapportant à l'interdépendance végétative, pourrait être la *parabiose* (παρα, près de, chez, dans; βίος, vie); l'autre, la *cœnobiose* (κοινός, en commun).

Est-ce à dire qu'entre ces deux ordres de faits il n'y ait rien de commun et que, par exemple, on ne voie point surgir des sentiments de sympathie entre l'homme et le chien, ou qu'il y ait une différence irréductible entre une agglomération de roseaux, déterminée par des conditions biologiques communes, et une masse d'êtres monocellulaires, de même souche, comme des Vorticelles, habitués à rester attachés les uns aux autres, mais obligés de se disperser si les aliments leur manquent? Nul ne le prétendrait, parce que rien dans la nature ne se sépare et que toujours les extrêmes sont reliés par d'innombrables intermédiaires.

Il n'en reste pas moins vrai que, pour étudier les faits, il faut bien créer des catégories logiques appuyées sur des abstractions sériales : la science n'est même pas autre chose que cela.

Pour la suite de cet exposé, l'aspect social seul de l'affinité spécifique nous intéressera.

D'habitude, on parle de l'« instinct social », des « instincts sociaux », des « sentiments sociaux ». Mais, d'une façon générale, tout ce qui concerne les « instincts » reste si vague et si controversé, que l'on semble bien n'être encore qu'aux travaux d'approche.

En particulier, les tournures verbales qui viennent d'être rappelées prêtent à une équivoque signalée notamment par Metch-

nikoff : il semble que l'« instinct social » implique l'altruisme, et par là les moralistes, aussi bien que certains naturalistes philosophes, ont établi que la constance de cet « instinct » chez tous les hommes démontrait qu'il devait être le fondement de leur bonheur réciproque.

De même, beaucoup d'auteurs n'ont pu éviter de se montrer préoccupés de savoir quand les activités sociales des individus étaient ou n'étaient pas dans le sens du « progrès » ou du « mieux-être » de leurs semblables. Il y a là un visible empiétement de la morale dans un domaine où elle n'a que faire : le physiologiste ne caractérise pas comme « bonne » ou « mauvaise » la réaction due à une excitation périphérique.

Il ne suffit même pas, pour rester sur un terrain positif, de prendre la précaution de Ribot qui, mettant la sympathie à la base des « sentiments sociaux », se hâte d'ajouter qu'à ce stade d'origine, la sympathie ne contient aucun élément de bienveillance, mais consiste seulement dans l'existence de dispositions identiques chez deux ou plusieurs individus (σύν, avec ; παθος, affection, passion, émotion), plus simplement qu'elle se réduit à un « unisson affectif ». Ce ne sont là que des distinctions verbales qui offrent tous les dangers des transpositions de langage.

A mon sens, la notion de l'*affinité sociale n'emporte, au contraire, aucune idée morale* : il s'agit uniquement de qualifier UN ÉTAT DE LA SENSIBILITÉ PHYSIQUE DE L'ÊTRE, QUI LE REND SUSCEPTIBLE DE RÉAGIR AUX EXCITATIONS DES AUTRES INDIVIDUS DE LA MÊME ESPÈCE SANS DISTINCTION DE SEXE.

En réalité, les états affectifs, qu'implique la conception morale des « sentiments sociaux », sont *superposés au phénomène réactionnel initial* : celui-ci comporte *uniquement l'impression de similitude organique*, qui est à la base même de toutes les manifestations de l'affinité spécifique.

Une chose, en tout cas, est évidente : c'est que l'on n'aboutira à rien si l'on se contente des *conjectures téléologiques* que l'on a tentées jusqu'ici pour trouver à la vie sociale un déterminisme particulier.

La plupart des auteurs se sont ingénies à montrer que si, dans beaucoup d'espèces, les individus ont entre eux des rapports sociaux, c'est *parce qu'ils en retirent des avantages*.

Il suffit, pour montrer la vanité de ces vues finalistes, de noter quelques faits d'observation.

Voici, par exemple, un passage suggestif d'un essai posthume de Darwin.

« Que devons-nous penser de la puissante impulsion qui amène les lemmings, les écureuils, les hermines et d'autres animaux qui ne sont pas régulièrement migrateurs à se rassembler parfois et à s'engager dans une course à travers de grandes rivières, des lacs et même dans les mers, où de grandes quantités périssent, où même il semblerait que tous périssent? L'impulsion originelle semble venir de ce que le pays est surchargé d'animaux; mais il est douteux que, dans tous les cas, il y ait réellement pénurie d'aliments. Toute l'affaire est inexplicable.

» L'instinct social est indispensable à quelques animaux; il est utile à un nombre plus grand encore pour les avertir rapidement du danger; il ne paraît être agréable qu'à quelques animaux. Mais on ne peut s'empêcher de penser que cet instinct va quelquefois jusqu'à l'excès et est nuisible. Les antilopes de l'Afrique du Sud et les pigeons voyageurs de l'Amérique du Nord sont suivis d'une foule d'animaux et d'oiseaux carnassiers, qui eussent eu peine à vivre si leur proie eût été disséminée. Le bison de l'Amérique du Nord émigre en si grandes troupes que, lorsque le troupeau arrive à des passages étroits sur les bords des rivières, les premiers sont souvent culbutés dans les précipices et mis en pièces. Pouvons-nous croire, lorsqu'un herbivore blessé retourne vers son troupeau et est attaqué et tué par ses compagnons, que cet instinct très répandu soit de quelque utilité à l'espèce? »

J'ajouterai quelques observations que suggèrent les renseignements fournis par Brehm sur la vie sociale des singes. (L'auteur partage d'ailleurs la manière de voir que je combats.) Si l'hypothèse que c'est le soin de leur sûreté et de leur défense qui porte les singes à vivre socialement est exacte, il serait normal de trouver que les singes assez forts pour se défendre seuls vivent isolés ou en petites troupes, et que les singes les plus faibles constituent des troupes nombreuses. Il faudrait, en outre, que l'organisation sociale fût telle que les animaux les plus forts fussent à même de protéger les autres et de les aider.

Or, voici quelques exemples significatifs du contraire : l'orang-outang mâle vit solitaire; les femelles se rassemblent avec les orangs non adultes et les petits. Les mâles, forts et vigoureux, ne s'associent pas aux autres pour les protéger.

Les gibbons vivent par troupes, ce qui ne paraît pas dû à l'instinct de défense, puisque, si nombreuse que soit la troupe, dès qu'un danger la menace, tous s'enfuient chacun pour son compte, sans s'inquiéter des autres.

Les macaques, les sajours, les atèles, les callitriches surtout sont à peu près dans le même cas.

Les chimpanzés semblent ne se réunir que pour jouer entre eux ; et les arcopithèques seulement pour fuir la solitude, car, d'une part, ils s'enfuient devant l'ennemi et, d'autre part, ils dépérissent dès qu'ils sont privés de la compagnie de leurs semblables.

Pour d'autres auteurs encore, la vie sociale résulterait des sentiments d'attachement nés de la vie de famille. Or, les observations en sens contraire sont caractéristiques. Ainsi, Petrucci écrit, en parlant des animaux : « On trouve des exemples nombreux chez certaines espèces de mammifères où les femelles, une fois fécondées, s'assemblent d'une part, tandis que les mâles forment un autre troupeau d'autre part. L'association existe et la famille n'existe pas. La famille ne peut donc pas être conçue comme une unité sociale. Ce n'est pas un groupement de familles qui forme la société... La famille n'est pas même une formation intermédiaire, c'est une formation en soi. Elle est quelquefois intégrée à l'association et elle est quelquefois un dissolvant de l'association. Celle-ci doit donc être considérée comme immédiatement construite sur des unités individuelles et non pas familiales. »

Ribot partage cette manière de voir.

De son côté, en ce qui concerne les hommes, Schurtz, qui a étudié les groupements d'âges (*Altersklassen und Männerbünde*), conclut de l'examen d'un grand nombre de faits : « Il faut distinguer nettement entre la tendance familiale et la tendance sociale ; de même que, dans un être vivant, le développement intense d'un organe amène l'atrophie d'autres, de même l'une de ces deux impulsions psychiques ne grandit qu'aux dépens de l'autre ».

En résumé, dans les conditions actuelles des connaissances, on ne peut conclure autrement que Is. Geoffroy Saint-Hilaire, qui écrivait, il y a un demi-siècle, au sujet des phénomènes sociaux : « Ils résultent, chez les êtres où on les observe, de conditions spéciales d'organisation et d'un mode particulier de vivre, en un mot, de *circonstances propres à ces êtres* » (italiques de l'auteur).

Et ceci montre combien il est nécessaire de *se garder de considérer l'affinité sociale comme une entité biologique propre*.

Mais, sans pouvoir être à présent rattachée aux processus physiologiques qui la déterminent, l'affinité sociale est assez nettement définie par les phénomènes réactionnels auxquels elle donne lieu, pour que l'on puisse considérer ceux-ci à part et en coordonner l'investigation en une science particulière.

Cela revient à isoler dans le milieu vivant les individus de même espèce, sans distinction de sexe.

La partie du milieu ainsi détachée par la pensée s'appellera *le milieu social*; celle des sciences biologiques qui en fera son domaine sera L'ÉTHOLOGIE SOCIALE ou, puisque le mot existe déjà, LA SOCIOLOGIE.

LA SOCIOLOGIE apparaît ainsi, par la force même des faits, comme étant LA SCIENCE, on pourrait presque dire LA PHYSIOLOGIE DES PHÉNOMÈNES RÉACTIONNELS DUS AUX EXCITATIONS MUTUELLES DES INDIVIDUS DE MÊME ESPÈCE SANS DISTINCTION DE SEXE.

Nous n'avons fait jusqu'à présent que définir un point de vue; mais toute l'histoire des sciences est là pour montrer que dans l'étude des phénomènes de la nature, c'est la détermination des points de vue qui commande l'interprétation des faits.

Tel a d'ailleurs été, vous me permettrez de le rappeler, le souci du fondateur de l'Institut de Sociologie de Bruxelles. M. Ernest Solvay, au moment même où s'achevait la construction des bâtiments, a insisté sur la nécessité scientifique qu'il y avait à rattacher les phénomènes sociaux aux phénomènes biologiques, c'est-à-dire, en dernière analyse, à rendre finalement possible leur réduction aux actions physico-chimiques fondamentales.

Dans une note d'introduction ⁽¹⁾, il a exposé comment, dans un groupement d'êtres vivants, devait être comprise la somme des énergies des individus qui les composent. L'affirmation du point de vue biologique en sociologie, telle que nous venons de la définir, est un premier pas fait dans cette orientation fondamentale.

Je veux vous montrer, en terminant, par trois exemples, à quelles conséquences peut conduire le point de vue biologique ainsi défini.

Considérons d'abord *l'étude comparée des phénomènes sociaux*. Comme chaque espèce prend de la vie sociale ce qui est commandé par les déterminismes de son organisation, il est évident que l'on ne pourra établir de comparaisons entre de simples aspects extérieurs des phénomènes sociaux. Ainsi, si l'on veut chercher dans la sociologie animale les phénomènes correspondant à une coopérative de consommation et que l'on apporte un cas de symbiose, on

⁽¹⁾ Notes des formules d'introduction à l'énergétique physio- et psycho-sociologique, 1902.

tombe dans l'analogie phraséologique, pour ne pas dire dans le ridicule. A moins que l'on veuille être dupe des métaphores sur la « Cité des abeilles » et sur « la pensée unique, quoique diffuse, qu'est une fourmilière » (ESPINAS, *Sociétés animales*, p. 533), il faut rester où l'observation des faits nous retient. *Le phénomène social n'existe pas en soi*, il est l'expression des possibilités inter-réactionnelles des individus, conditionnées elles-mêmes par les déterminismes physico-chimiques de leur espèce. Une chose, d'ailleurs, est certaine, c'est que le phénomène social est d'autant plus varié, d'autant plus complexe, qu'il se manifeste chez des êtres dont la sensibilité physique est plus affinée, ou, si vous préférez, dont l'outillage de reconnaissance sensorielle est plus développé. Il en résulte que *l'être social par excellence, c'est l'homme*.

Chez l'homme, l'évolution du système nerveux a déterminé des phénomènes caractéristiques au point de vue social. Grâce, en effet, au développement de ses hémisphères cérébraux, l'homme a acquis une aptitude particulière à modifier ses conditions d'existence. Les associations multiples que les sensations peuvent former dans son cerveau ont fait de lui l'animal le plus inventeur. Or, plus l'homme artificialisait ainsi ses conditions d'existence, plus chaque individu devenait, pour sa formation intégrale, dépendant des autres, car eux seuls pouvaient lui enseigner ce qu'il ne savait pas.

En même temps, l'apparition du langage articulé donnait à cette transmission des inventions un outil merveilleux, qui créait entre les individus un lien éminent d'interdépendance sociale. Se compliquant graduellement, le langage a pu se faire le dépositaire des expériences essentielles de l'espèce, et, de plus en plus ainsi, l'homme est devenu, par excellence, *l'animal qui se forme par ses semblables*. La plupart de ses « instincts » ont pu entrer en régression; il a pu ne garder, en fait, qu'un instinct primaire unique : la tendance à pouvoir apprendre.

Enfin, la complexité de sa mémoire associative, pour reprendre l'appellation de J. Loeb, a fait du pouvoir d'abstraction de l'homme un véritable apanage spécifique, que la psychologie expérimentale comparée dégagé nettement dans le dressage des animaux, ainsi que le montre Hachet-Souplet, se rencontrant précisément avec le biologiste américain. Or, ce pouvoir d'abstraction, — cette intelligence, dit-on communément, — a projeté en quelque sorte dans les relations de l'homme avec ses semblables une série de constructions propres, qui tiennent en dernière analyse aux méca-

nismes encore insoupçonnés de ses activités cérébrales. L'homme a « excogité » les complexités sociales, comme le dit si bien Andrew Lang à propos des origines de l'exogamie et du totémisme.

Pour tout dire, la sensibilité physique a évolué de telle manière chez l'homme, que l'affinité sociale y donne lieu à des phénomènes caractéristiques, ne se rencontrant nulle part dans l'animalité à un degré comparable. La parole de Montesquieu : « Nous ne sommes hommes que dans la mesure où nous sommes aptes à la société » est, on peut le dire, physiologiquement vraie.

De là vient que, si nous entreprenons l'observation comparée des phénomènes sociaux chez l'homme et chez les animaux, et si, bien entendu, nous ne voulons pas être dupes des métaphores de l'anthropomorphisme, *nous ne rencontrerons, communes aux uns et aux autres, que les formes « élémentaires » des rapprochements sociaux.* Ainsi dans un village de manchots papous, le sol sur lequel est installée la troupe est divisé en une série de cantonnements, qui sont défendus collectivement par leurs possesseurs contre toute tentative d'envahissement. Dans les villages nègres aussi, les habitants sont répartis en cases et s'unissent pour repousser les incursions étrangères. Mais là s'arrête l'analogie : car les Nègres ont superposé à cette coalition élémentaire des résistances une série de règles proprement sociales, qui compliquent et diversifient le phénomène.

Ainsi, le souci de nous en tenir à la réalité vivante nous a permis déjà de mettre le phénomène social à sa place dans l'ensemble des manifestations de la vie.

Voyons à présent, par deux autres exemples, comment il pourra nous conduire à l'interprétation des phénomènes sociaux eux-mêmes.

Chacun connaît la tendance au grégarisme, à la formation en groupe, qui est si bien décrite dans le dicton « Qui se ressemble, s'assemble » ; elle s'explique aisément par l'analyse physiopsychologique.

Nous avons représenté tantôt l'être social par excellence par un système nerveux d'homme. Or, tous les individus, ramenés à ce schéma anatomique, réalisent une sensibilité différente ; chacun a, en d'autres termes, ses lignes de moindre résistance quant aux sensations. Gley observe très exactement que l'expression courante : « Un tel a un faible pour ceci ou pour cela » est tout à fait représentative de la réalité physiologique ; elle signifie, en effet : de deux

sensations qui s'offrent, l'organisme préfère celle qui répond à l'économie énergétique, celle qui est la plus facile.

Ainsi, la sensibilité de chaque individu « coule » vers certaines sensations : qu'est-ce à dire au point de vue sociologique, sinon qu'un individu entouré d'autres « coule » aussi vers ceux dont les sensations répondent à ses sensations de prédilection ? Il s'agglomère spontanément avec ceux en lesquels « il se retrouve » par quelque côté de sa personnalité. Ce n'est pas encore la sympathie qui l'attire vers eux, c'est ce que j'appellerai la *synéthis sociale*, (*σύν*, avec; *ἦθος*, mœurs, habitudes, adaptations) qui naît de ce que ces individus ont des potentialités réactionnelles identiques.

C'est ainsi que s'opèrent incessamment les clivages sociaux. Dans un wagon de chemin de fer, six personnes qui ne se connaissent pas, se trouveront départagées en deux groupes « latents », d'après le nom du journal que chacune d'elles aura déplié. Dans le même sens, Payot a pu écrire : « Le savon a un rôle social ; la malpropreté est ce qui nous divise le plus ; la plus sérieuse séparation sociale est entre les gens propres et les gens malpropres ».

Une troisième application du point de vue biologique en sociologie nous est fournie par l'analyse des origines mêmes du droit.

Supposons que nous assistions aux péripéties qui pourraient naître au sein d'une troupe humaine : par exemple chez les Primitifs, une tribu ou une partie de tribu chassée de son habitat naturel en se fixant dans un autre, une bande de nomades exploitant une région ; — chez les civilisés : une expédition militaire, colonisatrice ou scientifique, une excursion amicale même, notamment, si, surprises par des accidents quelconques, elles sont obligées d'établir un campement relativement durable. Comme aucun individu n'est, dans le groupe considéré, absolument semblable à un autre, — comme, en d'autres termes, *un polymorphisme initial conditionne les activités de tous les membres, chacun va s'orienter spontanément vers les activités qui répondent le mieux à ses aptitudes*.

Dans le campement improvisé, les uns prendront les besognes sédentaires ; les autres, alertes et audacieux, courront aux provisions ; si la région est totalement différente de celle habitée normalement par les individus, — par exemple, pour les citadins de l'Europe, les glaces d'une banquise, la brousse ou simplement la campagne, — ils devront faire preuve d'incessantes initiatives : construire des abris, cuire des aliments, confectionner des vête-

ments, etc. ; certains peut-être auront surtout « des idées » et les communiqueront à leurs camarades.

De toute façon, ils réaliseront, dans l'ensemble, des adaptations que l'on pourrait appeler professionnelles, puisqu'elles définissent des occupations particulières. *Ainsi, par un mécanisme purement biologique, mis en action par le polymorphisme initial, chaque individu se trouvera rapidement « cantonné ».*

Suivant que, dans le campement improvisé, le nombre d'individus est inférieur, supérieur ou égal au nombre de besoins essentiels à satisfaire, suivant aussi les écarts des variations individuelles d'aptitudes, diverses combinaisons d'adaptations professionnelles seront réalisées. Mais il est certain que si toutes les conditions extérieures restent les mêmes, au bout de peu de temps, chaque occupation s'exécutera d'une certaine manière ; il y aura une technique de la capture du gibier et de la cuisson de la nourriture et aussi des modalités déterminées de l'outillage, de l'architecture, etc. Certaines de ces façons de faire et d'être seront d'ailleurs sociales, par exemple, la prière en commun, la promenade en compagnie, les regards réciproques, etc.

En somme, à ce moment, les individus auront ainsi acquis ce qu'on doit appeler des HABITUDES.

Nous voici en pleine physiologie : tout organisme prend des habitudes en rapport avec ses fonctions, et il obéit en les créant à la tendance à l'économie énergétique, qui l'oriente vers la ligne de moindre résistance : cela est vrai du muscle, des processus psychiques et des membres de notre campement improvisé.

Que l'installation de ceux-ci devienne durable et que, parmi eux, surviennent des naissances, leurs enfants acquerront les habitudes de leurs parents, en partie par pure impulsion répétitive, en partie par l'éducation, c'est-à-dire par l'enseignement des habitudes.

Il ne faudra pas longtemps pour que, si des étrangers autrement formés viennent s'ajouter à la troupe, les premiers occupants se trouvent unanimes, sans aucun concert préalable, pour les prier de se conformer : ils souffriront réellement de voir s'écarter des habitudes fixées. Obéissant encore à la tendance irréductible au moindre effort, ils viseront tous à conserver les adaptations, et leur réaction aux transgressions se traduira souvent par un trouble émotif : rougeur du visage, froncement des sourcils, contrariété.

Disons tout cela d'un mot : les habitudes seront passées en usages ; la conformité sociale sera devenue un besoin, — le besoin de

réaction identique, de synéthise, pour reprendre la notion de tantôt.

Les animaux ont des habitudes, ils n'ont pas d'usages; fait de divergence d'évolution. Pour qu'une pratique devienne un usage, il faut qu'elle se recouvre d'une sorte de revêtement social, qui est la *conformité*; aussi longtemps qu'une pratique reste à l'état d'habitude, aussi longtemps qu'elle n'a pas « fait prise », cette gangue extérieure ne la recouvre pas. Ceci s'observe très bien quand un usage s'effrite; ceux qui continuent à le suivre lui rendent alors son caractère d'habitude.

Mais retournons au campement.

Les habitudes y sont donc fixées par des usages, dont l'observation est assurée positivement par l'éducation des enfants, négativement par les réactions des individus témoins des transgressions.

Plus les usages deviendront nombreux, et plus loin remontera leur origine, plus aussi la nécessité se fera sentir de ne pas les abandonner à la mémoire de chacun. Ne voit-on pas cela tous les jours? Aussitôt que dans un club, dans une société quelconque, des usages essentiels s'établissent dont on craint de voir perdre la tradition, n'en confie-t-on par la description à un manuscrit conservé aux archives? Mais les hommes n'ont pas toujours su écrire, et tous ne le savent pas aujourd'hui : de là vient que si, dans notre colonie, l'écriture est inconnue, la conservation d'un certain nombre d'usages particulièrement importants, par exemple ceux relatifs aux relations sexuelles, sera confiée à quelques individus, à ceux qui ont acquis du prestige, de l'autorité, — en particulier, c'est une règle générale chez les Primitifs, — aux individus âgés, aux vieillards.

La tâche de ces gardiens des usages réservés est donc double. D'abord, ils doivent procéder à l'initiation des jeunes, — nous dirions « transmettre les archives » de la société. En fait, les Arepos d'Océanie sont bien ce que de Quatrefages les appelait : des « hommes-archives » auxquels les Primitifs confient les documents verbaux que l'on chante, pour les retenir aisément, sur des rythmes de litanies.

En second lieu, les gardiens des usages réservés doivent veiller à leur observance; c'est à eux qu'il incombe de réagir en cas de transgression; la réaction jusqu'ici abandonnée à chaque individu devient dès lors une sanction obligatoire.

Qu'est-ce ceci? C'est le commencement du Droit : partout le droit est sorti de la consolidation de la répression des manquements

aux usages réservés ; le droit est d'abord répressif. Dans l'existence de tous les jours aussi, la règle répressive est la première règle sociale : et cela pour des raisons qui sont en dernière analyse des raisons physiologiques, à savoir, le *besoin énergétique de la conservation, avec le moins d'efforts, des adaptations fixées en usages.*

Puis, un jour, dans le campement de tantôt, chez les Primitifs, chez nous, partout enfin où l'organisation sociale se fixe, à côté de la répression apparaît l'innovation, la loi dans toute son acception : on change le droit ; on en crée un nouveau.

Un initiateur surgit, c'est-à-dire un individu dont les associations sensibles sont différentes de celles de la plupart des individus qui l'entourent, et qui, pour réaliser son équilibre d'adaptation, est amené à réagir autrement que les autres, à *innover.*

Deux observateurs qui ont étudié les Primitifs australiens en hommes de science et non en amateurs d'anecdotes, Spencer et Gillen, tracent ce tableau précis du processus de l'innovation sociale en matière de législation.

« Que des changements ont été introduits, qu'on en introduise encore tous les jours, c'est là une chose certaine : la difficulté est d'expliquer comment, eu égard au conservatisme rigide si caractéristique de l'indigène, la possibilité de pareils changements peut même être envisagée. La seule voie possible est l'intermédiaire des vieillards... De temps en temps surgit un homme de capacité supérieure à celle de ses compagnons. Dans les assemblées nombreuses des membres de la tribu, on voit soudain un ou deux individus exercer une influence spéciale sur les autres... Dans cette réunion-ci, par exemple, certains vieillards très âgés ne comptaient pas, tandis que d'autres, moins âgés, mais plus au courant des traditions ou plus experts en matière de magie, étaient l'objet de l'attention générale, et c'étaient eux, en fait, qui prenaient toutes les décisions. »

Ces Australiens légiféraient, ni plus ni moins que les membres d'un Parlement moderne, toute question de technique juridique mise à part.

Spontanément ainsi dans tout groupe humain, qu'il s'agisse de bandes d'enfants, de sauvages primitifs, de citoyens policés ou même de malfaiteurs, *on voit surgir le droit des conditions mêmes de la vie.*

Qu'il s'agisse, dans un État européen du XX^e siècle, d'une législation répressive contre les attentats anarchistes ou d'une législation novatrice en matière de brevets ; — au moyen âge, d'une trêve

de Dieu réglant les vengeances privées, ou d'une disposition transformant en jugement exécutoire une simple transaction; — chez les Primitifs, d'un rite de réprobation tribale ou d'une innovation cérémonielle; — dans une société de pêcheurs à la ligne, d'une modification des pénalités ou des conditions d'admission; — *la diversité des objets ne différencie pas fonctionnellement les unes des autres ces règles de droit.*

Ces trois exemples suffiront peut-être à montrer à quelles analyses objectives de la vie sociale, le point de vue que j'ai tenté de définir au début de cet entretien, peut conduire un sociologue formé aux méthodes et à la discipline mentale des sciences de la vie.

Rejetant les constructions purement spéculatives, ce sociologue saura résister aux séductions des généralisations hâtives que formule la philosophie de l'histoire, et il s'en tiendra à l'étude des phénomènes que l'observation des individus vivant en groupes lui révélera. A ces conditions seulement, il apportera, de ces phénomènes, des interprétations et non de stériles descriptions, qui sont à la science ce que la chronique est à l'histoire.

DISCUSSION.

M. ENGERRAND demande s'il est vrai, comme on le rapporte, que les Esquimaux ne reconnaissent pas de chefs.

M. WAXWEILER ne pourrait répondre d'une façon certaine à cette question. On a dit, ajoute-t-il, la même chose des Bushmen; mais Stowe a démontré l'année dernière qu'il n'en était rien. A propos de chefs, on fait souvent de l'égomorphisme quand il s'agit des tribus primitives d'une part, des animaux d'autre part. On appelle chefs les individus qui marchent en tête de la bande au moment des déplacements de quelque nature qu'ils soient; mais, à côté de ces chefs qui peuvent parfois manquer, il y a des chefs de paix, des administrateurs, des conservateurs des traditions, que l'on ne connaît pas toujours.

M. CUMONT. — On observe un chef à la tête de l'angle formé par

les oiseaux migrateurs. Il y a probablement une question d'expérience dans le choix de ce chef.

M. WAXWEILER. — Voilà ce qu'il faudrait vérifier. La formation en angle s'explique par ce fait qu'il faut que chacun des individus qui forment la bande ait le maximum d'air. Il faudrait voir ce qui se passerait si l'on abattait l'oiseau qui vole au sommet de l'angle.

M. CUMONT. — Quand des fourmis se dirigent vers du sucre, il faut bien admettre qu'elles obéissent à celle qui marche en tête, car si l'on supprime celle-ci le désarroi se met dans la bande. Il n'en est pas de même pour les processionnaires : si l'on en supprime une, les autres continuent leur chemin.

M. WAXWEILER. — Il est certain que les animaux sont souvent guidés par l'odorat. Ce sens est sans doute développé chez eux à un point que nous ne soupçonnons pas. D'ailleurs, les Nègres ont l'odorat beaucoup plus développé que nous. Houzeau rapporte à cet égard un fait typique : un Nègre parvenait à distinguer par leur odeur, au milieu de la nuit la plus noire, toute une série de personnes.

M. HOUZÉ fait remarquer que chez tous, les animaux hypersociaux le système nerveux est très développé. Il a, dit-il, jadis étudié les mœurs des fourmis et il est parvenu à saisir les moyens de communication qu'elles ont entre elles.

A propos du développement du sens de l'odorat chez les Nègres, il convient de faire remarquer qu'il en est de même chez les Japonais qui trouvent à la plupart des blancs une odeur qui leur est particulièrement désagréable. Il est vrai de dire que parmi les blancs les uns ont l'habitude de se laver et les autres pas. Les gens des classes élevées suppriment probablement assez facilement leurs anthrotoxines et partant leur odeur spéciale.

M. CUMONT dit qu'il se souvient que les Nègres qui se trouvaient à Tervueren, lors de l'Exposition de Bruxelles, étaient dégoûtés des ruraux. M. Cumont fait encore observer que beaucoup de chiens ne reconnaissent leur maître qu'à l'odorat.

M. LAITAT rappelle une curieuse expérience de Kronecker : l'un de ses élèves ayant pris un milligramme de strychnine a vu ses

facultés olfactives se développer au point qu'il pouvait reconnaître ses amis à leur odeur.

M. le PRÉSIDENT remercie M. Waxweiler de la brillante conférence dont il nous a gratifiés.

La séance est levée à 11 heures.
